

Un "Pagliacci" exceptionnel

Les chroniqueurs lyriques vont sans doute épuiser les terminologies laudatives pour qualifier les récentes représentations de «Pagliacci» à l'Opéra de Monte-Carlo. A posteriori, il s'avère bien difficile de chroniquer un tel événement sachant que les mots resteront impuissants pour traduire l'intensité des émotions ressenties au cours du spectacle.

Les vieux routiers, habitués des salles de concert aux quatre coins du monde, ont vu ressurgir au tréfonds de leur âme enthousiasme et frissons, comme ils pouvaient les percevoir aux temps bénis des «grandes voix» voilà déjà quelques dizaines d'années... Les talents s'additionnent pour faire de ce spectacle un événement exceptionnel, distribution de rêve, brillante direction musicale, mise en scène lumineuse et incisive... A tout seigneur, tout honneur, Léo Nucci du haut de ses soixante-treize printemps campe un "Tonio" éblouis-



Léo Nucci du haut de ses soixante-treize printemps campe un "Tonio" éblouissant

sant, le temps semble ne pas avoir de prise sur le timbre inimitable, la projection et les qualités d'acteur de ce monstre de la scène. Éblouissant également, Marcello Alvarez, qui se sent manifestement à l'aise à la salle Garnier, et délivre une composition bouleversante d'un "Canio" exacerbé tout en évitant les sempiternels sanglots et coups de glotte excessifs qui sont devenus l'apanage du personnage. Magnifique, le "Silvio" du baryton chinois Zhengzhong Zhou, voix puissante et bien charpentée aux aigus flamboyants. Superbes les "Peppe et Arlecchino" d'Enrico Casari, ténor d'une parfaite harmonie aux couleurs subtiles. Et que dire de la "Nedda" de Maria José Siri... La soprano uruguayenne enflamme l'auditoire, les moyens sont là certes, mais surtout remarquablement utilisés, et Leon-

cavallo aurait tout lieu d'être satisfait de la «passion» affichée par son héroïne, et de l'implication purement vériste de son interprétation. Coté orchestre, Pinchas Steinberg met en exergue les passages mélodiques de la partition, (le duo d'amour entre Sylvio et Nedda est un moment de grâce absolue) tout en magnifiant la structure dramatique de l'ouvrage, à la tête d'une formation dont le niveau d'excellence ne se dément jamais. Et pour parachever cette réussite, Alex Aguilera signe une mise en scène dont la simplicité n'a d'égale que l'intelligence, imaginant notamment une vue de l'action de l'intérieur du théâtre, un dispositif qui impacte le spectateur, par exemple, dans la scène finale du premier acte (Découverte de son infortune par Canio) ou dans la consommation ultime du drame.

Si le public monégasque a condescendu à sortir de sa réserve coutumière pour réserver un triomphe justifié à cette production, il est resté beaucoup plus en retrait pour accueillir «Une tragédie florentine» d'Alexander von Zemlinsky qui était couplée avec «Pagliacci».

A tort assurément pour l'aspect musical car l'ouvrage, encore un drame de l'adultère, s'avère fascinant, déversant un flot instrumental d'une richesse inouïe, et adoptant un langage qui s'inscrit délibérément dans le sillage de Richard Strauss.

Carsten Wittmoser qui avait la lourde tâche de remplacer Samuel Youn dans le rôle écrasant de «Simone» est souvent couvert par l'opulence de l'orchestre mais son incarnation demeure des plus crédible, au

côté du robuste «Guido» de Zoran Todorovitch et de la «Bianca» bien en situation de la toujours séduisante Barbara Haveman.

La retenue du public s'explique cependant pour la mise en scène dont l'aspect esthétique n'est pas contestable mais qui recèle un contre sens majeur.

Daniel Benoin a en effet choisi de transposer le propos de cette tragédie florentine (à cause des origines juives de Zemlinsky ?) dans les années où le fascisme prenait ancrage en Italie. Petit à petit le personnage de «Simone» se transforme en jeune fasciste sous le regard du Duce dont le portrait apparaît en arrière-plan. Dans la scène ultime, c'est en uniforme que «Simone» trucidera le prince, comme si l'affirmation de son courage et sa brutalité



trouvaient leurs origines dans son évolution politique...

Le rare condensé de passions exacerbées si magnifiquement mis en musique par Zemlinsky, et la phrase finale de Bianca «Tu es si fort, pourquoi ne me l'avais-tu pas dit ?» trouvent dans cette conception un curieux

épilogue... Mais nombre de metteurs en scène, hélas en panne d'imagination et toujours désireux de choquer pour attirer l'attention nous ressassent inlassablement du sexe, ou des arguties politiques transposées... Il nous faut donc faire avec.

Yves Courmes